

se livrait en lui, entre son affection pour sa mère et son amour pour Graziella. Ce fut le dernier qui l'emporta, et Paul s'enfuit soudain de la chambre.

Lorsque la mère retrouva un peu de calme, et qu'elle voulut regarder encore son fils, il avait disparu.

Le galop d'un cheval qui s'éloignait vint frapper son oreille. Inquiète, elle courut à la fenêtre et l'ouvrit : au clair de la lune, elle vit un cavalier qui partait à toute bride. Ce cavalier n'était autre que Paul de Mirville.

Chapitre IV

Paul accomplit son trajet nocturne avec une incroyable rapidité. Il se dirigeait sur Anvers, où la demoiselle de Herlicum se trouvait au couvent. Sa volonté de l'en faire sortir semblait inébranlable, et à mesure qu'il s'éloignait du *Chant des Oiseaux*, l'image de Graziella apparaissait plus chère à son cœur.

Mais le jeune baron n'était pas doué d'une grande force d'âme. Il se laissait toujours entraîner par les circonstances ; la perspective d'une jouissance nouvelle lui faisait oublier le passé, et il s'attachait à la dernière jusqu'à ce qu'il en eût une autre en vue, pas plus longtemps.

Son attachement pour la noble fille était-il cette fois plus solide et plus durable ? Les épreuves par lesquelles il avait passé durant le cours d'une année devaient nous en convaincre ; mais il en est de certains cœurs comme des pierres fines taillées à facettes, qui reflètent tour-à-tour toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. La pierre n'en est pas moins une pierre précieuse, comme le cœur de Paul était en dernière analyse un cœur noble et rempli de bons sentiments ; mais le milieu dans lequel il se trouvait, exerçait sur lui une influence telle, qu'il était toujours permis de douter de la stabilité de ces sentiments, comme de celle des couleurs étincelantes qui brillent dans le diamant le plus pur. Le jeune homme, actuellement, eût cependant considéré comme une injure le moindre doute sur sa sincérité. Il regarde Graziella comme le dépositaire de son bonheur terrestre, et pour être

plus tôt près d'elle, il éperonne jusqu'au sang sa monture, et n'épargne pas la cravache aux flancs du pauvre animal.

Paul arriva de très-bonne heure en ville, et il se dirigea aussitôt vers l'hôtel qu'habitait en hiver la baronne, et qui, cette année, attendait encore ses nobles hôtes. Les volets en étaient fermés : la porte cochère, au lieu de livrer passage aux équipages qui de coutume, y amenaient de nombreux invités, étaient parfaitement close ; et au lieu du va-et-vient continu d'un nombreux cercle de domestique, on n'y voyait qu'un vieux serviteur, courbé sous le poids des années.

Cet abandon contrastait avec les sentiments qui remplissaient l'âme de Paul. L'espoir le plus doux au cœur—car jamais il n'avait pu lui venir à l'esprit que Graziella refusât de rentrer dans le monde !—il songe au couvent des Sœurs de charité "ce triste lieu où depuis une année elle soupire et pleure, se disait-il en caressant l'espérance de briller encore un jour dans la société et d'y être fêtée comme jadis."

—Tom, dit-il en s'adressant au vieux serviteur ; ouvrez les fenêtres de l'hôtel, mettez en ordre les appartements, celui de Mademoiselle de Herlicum surtout. Faites que tout ici ait un aspect riant, Tom, car aujourd'hui même je vous amène une jeune maîtresse.

—Une maîtresse ? fit le vieillard étonné. Eh bien, tant mieux, monsieur le baron, et puisse-t-elle être aussi belle, aussi noble, aussi généreuse que celle dont elle habitera probablement l'appartement.

—Vous regrettez donc Mademoiselle, Tom ? demanda le jeune homme avec intérêt.

—Oh, oui ! elle était si bonne pour tous ceux qui l'entouraient. Je ne suis pas seul à la regretter ; tous ceux qui l'ont connue ont un soupir, une larme, un mot de regret pour elle. Les pauvres qui viennent demander l'aumône, s'informent de la bienfaitrice demoiselle, comme d'un ange de charité ; les petits enfants orphelins croient en la perdant, avoir une seconde fois perdu leur mère. Oh, oui ! nous la regrettons, monsieur le baron.

—Brave Tom ! reprit Paul, en prenant la main calleuse du vieux

serviteur dans ses deux mains ; et moi aussi, je la regrette, Tom.

—Je le crois bien, monsieur Paul : elle tenait beaucoup, beaucoup à vous ; elle aurait donné sa vie pour vous voir heureux. Le dernier soir qu'elle passa à l'hôtel, comme je passais par hasard devant la porte de sa chambre, je l'ai entendue, sans le vouloir, prononcer quelques mots...

—Quels mots ? parlez, Tom, parlez !

Le vieillard regarda son jeune maître dans les yeux, il ne se rendait pas compte des sentiments qui agitaient celui-ci.

—Tom ! fit Paul ; mon digne ami, répétez-moi les paroles que prononçait Graziella. Vous vous demandez peut-être à quoi cela peut bien servir ; mais croyez-moi, ces paroles peuvent décider de mon sort et de celui de ma mère. Parlez donc !

—Mais, monsieur...

—Parlez ! répéta, Paul avec force et en serrant plus fort la main du vieillard : ne craignez rien !

—Me rappeler ces paroles mot pour mot, monsieur le baron... je ne pourrais plus. Elles étaient si belles, si touchantes ; elles étaient prononcées avec tant de douleur...

—Mais que disait Graziella ?

—Tenant en mains le petit portrait qui se trouve sous le crucifix, elle disait en pleurant qu'elle... vous aimait comme un frère, et tenez...—vous allez vous moquer de moi ;—mais des larmes s'échappèrent de mes yeux lorsque je la vis embrasser le portrait de mon jeune maître en lui disant adieu... Après cela elle nous a quittés, et depuis, oui, depuis lors elle vit oubliée dans un triste et sombre couvent.

Une larme perlait dans les yeux de Paul.

—Tom, dit-il, je vous rendrai cette bonne sœur. C'est elle, et elle seule, que je veux ramener ici en maîtresse du logis. Ah ! j'ai été bien dur et bien ingrat envers elle : l'ingratitude est le défaut capital des grands. Mais je vais réparer mon injustice, et rendre à Graziella l'amour qu'elle me portait au fond de son cœur. Ma mère est, il est vrai, contraire à mes desseins ; mais elle se convain-